

CINQ VOYAGEURS ALGERIENS A PARIS

1852 - 1901

Textes recueillis et présentés par:
Dr. Ali TABLIT

- * SI SLIMAN BEN SIAM
- * MOHAMMED ES-SAÏD BEN ALI CHERIF
- * SI AHMED OULD KADI
- * MOHAMMED CHABAN, DIT MUSTAPHA
- * MOHAMMED BEN HASSEN BEN ECH-CHIKH EL FEGOUN

PUBLICATIONS DU CINQUANTENAIRE DE L'UNIVERSITE D'ALGER

1962 - 2012

Notes de voyage d'un instituteur indigène d'Algérie¹
Mohammed Chaban dit Mustapha

M. Mohammed Chaban, dit Mustapha, instituteur adjoint indigène à Mostaganem, qui avait pris part, en 1887, au voyage en France organisé chaque année, sous la conduite de l'inspecteur des écoles indigènes, en faveur des anciens élèves des cours normaux qui obtiennent le brevet de capacité, a écrit une relation de ce voyage.

Nous publions ci-après ce travail, qui nous a paru intéressant.

I
LE DEPART

Les employés des Messageries Oraises empilaient les bagages sur l'impériale de la diligence. Les voyageurs, entourés de leurs parents ou amis, conversaient par groupes, en attendant le départ de la voiture, pendant que le soleil couchant dorait de ses derniers rayons pâles le minaret du Méchouar.

J'occupais le centre d'un de ces groupes. Il faut vous dire que j'allais en France, à Paris.

Inutile de vous dépeindre l'étonnement que cette nouvelle produisit sur mes coreligionnaires, les indigènes de Tlemcen. Et de fait, il y avait de quoi les étonner. Comment ? Moi, musulman, aller en France, en plein pays chrétien; un pays où il n'y a ni mosquées, ni musulmans et où toute nourriture est prohibée aux croyants, attendu qu'elle n'est pas apprêtée suivant les prescriptions de la religion islamique.

1. Bulletin Universitaire de l'académie d'Alger, février 1893, N° 57, pp. 46-48.

Et puis, j'étais si jeune ! Dix-sept ans à peine. N'allait-on pas profiter de mon jeune âge pour me faire abjurer l'islamisme ? Qui sait si on n'allait pas me garder là-bas, après avoir fait de moi un Français ! Ce voyage était-il nécessaire ?

Telles étaient les réflexions que faisaient à haute voix les Arabes qui m'entouraient. Un "orateur improvisé" disait à un auditoire attentif que mes repas, en France, se composeraient de viande de porc, ainsi que d'autres mets prohibés par la sainte religion. Mais, en dépit de toute la verve qu'il déployait à énumérer les prétendus inconvénients d'un pareil voyage, je remarquai que plusieurs de mes camarades, qui étaient venus me serrer la main, ne demandaient pas mieux que d'aller avec moi. C'étaient de jeunes gens lettrés, anciens élèves de M. Décieux, directeur de l'école arabe-française.

Il paraît qu'ils n'étaient pas de l'avis de « l'orateur », car au bout d'un instant ils lui tournèrent le dos, alors qu'il entamait une péroraison qui, selon lui, devait décider, sans aucun doute, mon père à s'opposer à mon départ. Il en fut pour ses frais d'éloquence.

Mon père savait à quoi s'en tenir sur les motifs de mon voyage. Je lui avais dit que le gouvernement français, s'intéressant aux indigènes et voulant les encourager à s'instruire, faisait faire un voyage en France, à titre gracieux, à tous ceux d'entre eux qui obtiendraient le brevet de capacité. Je venais d'être reçu aux derniers examens, par conséquent j'avais droit à cette récompense, à cet honneur, et je partais.

Tout à coup le conducteur de la voiture cria : « En voiture ». Je m'empressai de m'installer dans le véhicule, après force embrassades et force poignées de mains. Les mouchoirs et les calottes de mes amis s'agitèrent frénétiquement. Et pendant que mon père essuyait furtivement deux larmes qui coulaient sur ses joues, l'« orateur » s'éloigna en hochant la tête et en égrenant son chapelet.

La diligence s'ébranla, et les chevaux partirent au trot, excités par les claquements du fouet du cocher. Nous traversons l'esplanade du Méchouar, puis la rue Sidi-Bel-Abbès et nous sortons de la par la porte de Sidi-Boumediene.

II DE TLEMCEN A SIDI-BEL-ABBES

Je me retournai pour voir une dernière fois encore ma ville natale. Placée comme une abeille sur le sein d'une fleur, Tlemcen semble jouir de toutes les abondances de la nature. Entourée de nombreux jardins, elle en suce les provenances, comme l'abeille suce le suc de la fleur. Si son intérieur répondait à son extérieur, elle serait, sans contredit, la reine du Moghrib comme l'appelaient les anciens. Favorisée par un climat tempéré, elle ne connaît ni les froids sibériens ni les chaleurs torrides. Les ruines de ses anciens monuments démontrent qu'elle fut très florissante.

Tout meurt. Dieu seul est éternel !

Une légende arabe dit que Tlemcen disparaîtra quarante ans avant la fin du monde. Les vignes sans culture croîtront et couvriront de leurs sarments l'emplacement actuel de la ville.

Et si quelque voyageur, passant par là, demandait le nom de cet endroit, on lui répondrait : « C'est Khandack edouali » (l'égout des vignes).

La diligence roule. Les maisons blanches composant le village arabe de Sidi-Boumediene apparaissent sur les flancs de la montagne. Les boules de cuivre jaune du minaret de la mosquée étincellent au soleil couchant, et semblent de feu. Les indigènes prétendent que deux de ces boules sont en or. Quant à la troisième elle ne l'est plus, ayant été touchée par un juif, employé aux réparations de la mosquée, et qui voulait s'en emparer.

Les « hue » du cocher, les « clic-clac » du fouet, le grincement des roues, troublent la solitude de cette route blanche. Les oiseaux, qui chantaient sur les arbres des jardins, leur dernière chanson, s'envolent, effarouchés par le son des grelots attachés aux harnais des chevaux.

Nous croisons de temps à autre, soit un indigène juché sur un âne et qui reviennent tous deux du travail, soit une charrette chargée d'alfa et conduite par un Espagnol aux manières vives et aux yeux pétillants. A l'arrière-train de la charrette est attaché

un chien au poil fauve, aux yeux sauvages, et qui nous montre, en aboyant furieusement, deux paires de crocs fort respectables.

La route est bordée de jardins d'oliviers et de figuiers. Notre automédon allume un cigare et se met à fumer. Séduit par cet exemple j'allume une modeste cigarette et nous nous mettons à lancer concurremment des bouffées de fumée, qui montent d'abord en spirales, et qui, une fois hors de la voiture, sont brisées par le vent.

Nous arrivons aux Cascades d'El-Ourit. La diligence s'arrête. Les voyageurs contemplent un site des plus pittoresques et l'un des plus beaux d'Algérie. L'eau d'El-Ourit est très fraîche et c'est le pays des cerises. Aussi les Cascades sont-elles, en été, le rendez-vous de toute la population de Tlemcen ; ces lieux ont aussi leur légende. Au sommet de la montagne qui fait face à la route, l'humidité a dessiné sur le roc, deux figures noires représentant, assez vaguement du reste, un homme et un chien. Tout à côté il y a un trou. La légende dit que dans ce trou un « jenn » gardait un diamant qui éclairait Tlemcen la nuit, tant il était gros et pur. Lors de l'arrivée des Français dans le pays, un chasseur européen, accompagné de son chien, alla au dit trou, et tenta de s'emparer du précieux minéral. Il étendait déjà la main pour le retirer, lorsque Dieu changea l'imprudent ainsi que son chien, en pierre.

Nous remontons en voiture. Le soleil descend furtivement en empourrant les nuages qui flottent çà et là dans l'espace infini. Bientôt il disparaît complètement et à la lueur du crépuscule nous distinguons Aïn-Fezza. Nous y arrivons. C'est un petit centre européen qui est le siège d'une commune mixte. Non loin de là se trouvent les fameuses grottes de Beni-Ade.

Nous quittons Aïn-Fezza. L'obscurité nous a enveloppés de son linceul noir. Nous ne pouvons plus distinguer un « fil blanc d'un fil noir » ni un « chacal d'un chien ». Après avoir bien regardé les étoiles et écouté les hurlements des chacals, faute d'autre spectacle plus varié et d'autre musique plus harmonieuse, je pris le parti de m'endormir. Mais j'appelai en vain Morphée. Ce dernier ne vint pas. De cela je conclus que Morphée n'aime pas les voyages nocturnes. Force me fut donc d'écouter les hurlements des chacals.

Ces derniers firent un concert qui dura jusqu'au matin, ce dont je leur suis peu reconnaissant.

Vers dix heures nous arrivons à Lamoricière «Oulad el Mimoune». Il y a un relais. Je descends et je me promène un peu en attendant le départ de notre « carroussa ». Lamoricière est un joli village bien ombragé. Beaucoup d'Espagnols. Les guitares allaient leur train.

Les chevaux sont attelés. Nous repartons. Nous roulons sur la route de Sidi-Bel-Abbès. Cette fois mes yeux se ferment et je peux dormir d'un sommeil souvent interrompu par les cahots de la voiture.

« Enfin ! s'écrie le conducteur, nous y sommes ». J'ouvre les yeux. Nous étions à Bel-Abbès, en face du bureau des messageries. Il était quatre heures du matin. Les voyageurs descendent avec plaisir du lourd véhicule. Je prends ma valise et je marche à l'aventure. Une buvette est ouverte. je m'empresse d'y pénétrer et je me fais servir une tasse de café au lait. Après avoir absorbé le contenu de ma tasse avec un sensible plaisir, je me mis tranquillement à fumer une cigarette en attendant que le soleil voulut bien nous honorer de son agréable et réchauffante visite quotidienne.

III DE SIDI-BEL-ABBES A ALGER

Bientôt l'astre du jour se montra à l'Est et répandit sa lumière bien-faisante sur la cité Bel-Abbésienne. Ses chauds rayons eurent vite fait « d'évaporer mon sommeil ».

Le train ne partait qu'à sept heures et il n'était que cinq heures et demie. J'avais donc le temps de me promener. Je me mis à parcourir les rues de cette ville qui est très jolie et à sept heures moins cinq minutes je prenais mon billet au guichet de la gare.

Je m'installe dans un compartiment. La locomotive siffle et s'ébranle. Nous filons à toute vitesse sur la route d'Alger. Je regardais par les portières du wagon, les palmiers-nains qui bordaient des deux côtés la voie ferrée. Mais je me lassai vite de ce spectacle. Pelotonné dans un coin je me mis à rêver et je ne jetai un regard par la portière que lorsque le train s'arrêtait devant

quelque station. On arrive à Sainte-Barbe-du-Tlélat. Il faut changer de train. Les voyageurs descendent et s'installent dans le train d'Alger.

Je repris le cours de mes rêveries. Il me revint à la mémoire une histoire qu'un Marocain me conta, un jour que nous allions ensemble à Hennaya, près de Tlemcen, le Mgharbi me dit qu'il prit le train à Bel-Abbès pour aller à Ras-el-Maâ. Le trajet ne lui parut pas bien long. Aussi le lendemain ou le surlendemain, voulant retourner à Bel-Abbès, se tint-il, à peu près, le langage suivant : « Je suis bien naïf de dépenser mon argent, -un argent que je gagne difficilement au temps de la moisson- à voyager dans la «machina». Je peux faire le voyage à pied car ce n'est pas bien loin, puisque la machina n'a pas mis beaucoup de temps pour venir ici hier ».

Et notre Marocain de mettre ses babouches dans le capuchon de sa djellaba et de prendre le «train-onze». Il marchait, il marchait toujours. Il espérait même arriver avant le train. Le soleil allait disparaître qu'il marchait encore et il était parti le matin. Enfin il eut le bonheur de se trouver à une station, lorsque le train qui retournait à Bel-Abbès le rejoignit. Il s'empressa d'y monter.

Notre « machina » courait toujours. Il faisait une chaleur suffocante. Le temps était lourd. Malgré moi mes yeux se fermèrent et je dormis jusqu'au moment où un cri perçant qui traversa l'espace me réveilla. Le train s'était arrêté et ce cri n'était autre chose que le sifflement de la locomotive.

Relizane ! vingt minutes d'arrêt « buffet » crie un employé des chemins de fer. C'était l'heure du déjeuner. Bon nombre de voyageurs avaient à peine garni la moitié de leur estomac affamé que la cloche tintait et que le « en voiture » se fit entendre. Chacun de nous courut rejoindre sa place. On entendit le sifflet du chef de gare, puis celui de la locomotive, et une seconde après « ce monstre » nous remorquait derrière lui.

A midi la chaleur devint d'une intensité extrême. La campagne était dépourvue d'arbres. Cette chaleur augmenta lorsque nous approchâmes d'Orléans ville. Quelques voyageurs se sont assoupis. Nous traversons le pont du Chélif. Vers six heures la température fraîchit. A huit heures nous arrivons à Blida (la petite ville), la ville des orangers.

Les Arabes racontent que Sidi Abd el-Kader el-Djilani, le grand marabout dont le nom est connu dans tout l'univers, voulant purger le monde des malfaiteurs, réunit tous ces derniers. Il les conduisait devant lui pour les jeter quelque part, lorsqu'en arrivant à Blida ils s'éparpillèrent et le saint marabout ne put plus les retrouver.

Le train a repris sa course. A dix heures et demie du soir j'aperçois une longue file de lumières. C'étaient les becs de gaz du boulevard de la République d'Alger.

A dix heures quarante nous entrâmes dans la gare qui était remplie de portefaix, commissionnaires, etc. M. Scheer, l'honorable et sympathique inspecteur des Ecoles indigènes de l'Algérie, était là avec deux Kabyles qui allaient aussi en France. On se serre la main et on se dirige vers l'hôtel.

C'était la première fois que je voyais Alger. Aussi ne fus-je pas peu étonné de voir ces hôtels, ces grands cafés et ces beaux magasins.

Mais j'avais bien sommeil et ce spectacle ne put m'empêcher de presser le pas pour arriver plus vite à l'hôtel.

L'instant d'après j'étais dans un lit.

IV ALGER

Il faisait encore bien noir dans ma chambre lorsque je fus réveillé par une voix aérienne qui disait en arabe : " Dieu est grand. J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète. La prière vaut, mieux que le sommeil".

C'était la voix du mouddène (muezzin) qui appelait les croyants à la prière du matin. Dans le silence de la nuit cette voix semblait venir du ciel et avait quelque chose de mystérieux.

Je voyais en imagination ces vieillards, la barbe aussi blanche que les murs du "Djamaâh El-Kebir" (grande mosquée) se lever au son de cette voix, faire leurs ablutions et se diriger vers la mosquée en égrenant leurs chapelets.

Réunis dans le sanctuaire voici la prière qu'ils adressent à Allah.

"Ô mon Dieu, vous qui êtes le seul Dieu, Dieu de la bonté et de la clémence, Ô créateur des cieux et des mondes, pardonnez-moi les péchés que j'ai commis, pardonnez à mes parents, à mes maîtres, à tous les croyants.

"Bénissez-nous, bénissez ceux qui nous ont enseigné à marcher dans le droit chemin, ceux qui nous ont appris la loyauté, la droiture, la clémence et la charité.

"Seigneur, ouvrez-nous les portes du paradis, éloignez de nous Satan (qu'il soit lapidé) au moment suprême et faites-nous mourir dans la foi de l'Islâm".

La prière terminée, ils sortent de la mosquée. Les cafés maures sont ouverts ils y pénètrent.

"Que votre matinée soit heureuse et bénie" disent-ils aux consommateurs, puis ils vont s'asseoir sur un tapis.

Pendant qu'ils savourent avec délices le moka du kahouadji, ils se racontent mutuellement les exploits de leur jeunesse.

S'il y a parmi eux un indigène lettré ils lui demandent s'il a lu le journal et le questionnent sur la politique des divers pays.

Ces vieillards sont honnêtes. Ils ne considèrent point le vol et l'assassinat comme des actions honorant ceux qui les commettent ; mais ils ont au contraire en horreur ceux qui se rendent coupables d'un crime, que la victime fût chrétienne ou musulmane.

Je fus invité une fois à une noce arabe à Tlemcen.

J'avais en face de moi un vieillard dont l'air mélancolique annonçait de profonds chagrins ; sa figure était sympathique et dans ses yeux on lisait la bonté. Je ne peux voir souffrir un vieillard sans souffrir moi-même. J'eus beau détourner de lui mes regards, ils y revenaient obstinément comme sous l'influence d'une fascination.

De temps à autre il levait les yeux sur moi, me regardait un instant, soupirait et baissait la tête comme sous le poids d'un souvenir douloureux subitement invoqué.

Je lui rappelais probablement une personne qu'il aimait beaucoup. Je fus très intrigué. Mais mon étonnement fut au comble lorsque je vis que tout le corps de ce vieillard était secoué par un tremblement perpétuel, à tel point qu'il ne pouvait rien tenir dans la main et qu'on était obligé de lui porter sa tasse de café jusqu'aux lèvres pour qu'il pût en boire le contenu.

Devant ce spectacle je fus pris d'une pitié sans bornes pour ce pauvre infirme. Je sentais que mes yeux allaient se remplir de larmes et malgré moi je quittai la maison profondément troublé.

Le jour même je demandai à mon père, qui l'avait vu aussi et lui avait parlé, s'il connaissait les motifs de cette infirmité.

Il me répondit : « Cet homme fut mon ami. Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps car il habite Oran.

« Quand nous nous séparâmes il y a quelques années, il n'était pas affligé de ce tremblement. Il avait un fils de 18 ans qu'il aimait à la folie, ce dernier étant unique. Dieu seul sait ce qu'il dépensait d'argent pour l'instruire et lui satisfaire ses caprices. Mais cet enfant était dissipé, ayant été gâté. Il fréquentait quelques noceurs vulgaires du village Nègre d'Oran qui l'entraînèrent plus loin qu'il ne pensait.

« Son père ne lui refusait jamais de l'argent car il craignait de le voir s'en procurer par un moyen malhonnête et c'est ce qui arriva malheureusement.

« Une jour on vint annoncer au père que son fils était en prison pour avoir volé un individu après l'avoir à moitié tué.

« A cette nouvelle, le père eut un tel saisissement qu'il tomba malade et deux mois après il se traînait jusqu'à la Cour d'assises où il entendit prononcer la condamnation de son fils.

« Pendant que le président lisait le verdict ce malheureux père, en proie à toutes les angoisses, s'agitait sur son banc en tremblant et quand il entendit prononcer la condamnation et qu'il vit passer son fils enchaîné, entre deux gendarmes, ce tremblement s'accrut.

« Alors les spectateurs stupéfaits virent sortir cet homme dans le même état que celui où il est actuellement.

« La médecine a été impuissante à le guérir jusqu'à ce jour. Voilà, mon enfant, l'histoire bien triste de ce pauvre homme ».

Je quittai mon père les larmes aux yeux. Mais je m'aperçois que j'oublie mon voyage. Je reparlerai un jour de tout cela, des mœurs et coutumes des indigènes de l'Algérie.

J'arrête là mes réflexions car le jour s'infiltré dans ma chambre entre les barreaux des persiennes de la croisée.

Je descends dans la rue et me mets à parcourir les rues d'Alger en compagnie de mes deux camarades de voyage, Bou Ayed et Aboura, deux champions de la civilisation française.

A midi nous étions à bord de la *Ville de Madrid*, paquebot transatlantique. Beaucoup de curieux sur les quais. Du pont du navire nous regardions cette foule de portefaix, de commissionnaires, de vendeurs de journaux : *La Vigie*, *le Petit Colon*, *l'Akhbar*, *la Dépêche*, etc ... Tels étaient les cris que nous entendions.

Puis des femmes, le mouchoir à la main et pleurant en quittant un frère ou un époux.

Les agents de police circulaient au milieu de ce monde en quête de malfaiteurs. Les crieurs d'une voix aiguë, criaient « *Ciri mossiôu* », et les marchandes d'oranges et de bananes disaient « *Achetez, messieurs, deux oranges pour un sou ! Dosse par un sueldo ! buenas, frescas !* ».

Le paquebot s'ébranle et s'éloigne lentement. Alors les mouchoirs s'agitent frénétiquement, tous les regards se portent vers le bateau.

Les mains se lèvent ; on se salue une dernière fois et les curieux se retirent. Le navire avance plus vite. Il est hors du port.

Adieu Djezaïre !

V

EN MER

Nous avons perdu de vue la côte africaine. Nous sommes en pleine mer, sur ces eaux qu'aucun navire ne sillonnait sans inquiétude avant 1830.

La mer est unie comme une glace. Pas un souffle de vent. Il me semble que je suis toujours sur le « plancher des vaches ». Je ne peux me lasser de contempler les flots. Je voyageais en mer pour la première fois. Je serais resté à regarder les eaux jusqu'au soir si M. Scheer n'était venu me prendre pour me conduire auprès de mes compagnons de voyage.

Il venait d'obtenir du capitaine l'autorisation de nous faire visiter le paquebot. Après cette visite qui m'intéressa vivement je retournai au pont. Je m'absorbai de nouveau dans ma contemplation de l'onde amère.

A sept heures du soir nous étions assis au salon autour d'une table chargée de mets. Nous mangeâmes de très bon appétit. Après le repas nous causâmes jusqu'au moment de prendre le thé. Après avoir absorbé ce dernier, je fis une partie de dames avec M. Scheer. Je fus battu à plate couture. Nous allâmes au pont où nous restâmes jusqu'à dix heures. Pendant que je regardais ces eaux bleues rendues noires par le nuit, qui reflétaient la lumière des étoiles, je me rappelai les vers de Victor Hugo.

J'étais seul près des flots, etc

A dix heures nous gagnâmes nos cabines et je m'étendis sur ma couchette.

Je dormis d'une seule traite jusqu'au matin. Je m'empressai de monter au pont pour jouir du beau spectacle d'un lever de soleil en pleine mer.

Je respirai à pleins poumons cet air si pur du matin. Ah ! Rien n'est aussi beau que ce lever du soleil.

Il ne montre d'abord que le bout de son disque et la mer semble d'or, puis la moitié et l'eau prend une couleur de feu.

Mais quand il sort tout entier, majestueux, les flots semblent embrasés.

Les marsouins montrent leur tête et disparaissent. Bientôt les passagers nous rejoignent et le pont s'anime. Le charme est rompu, car pour bien jouir de ce charmant spectacle et y découvrir un certain mystère il faut être seul.

Alors on rêve, on est ému ; mais si, au contraire, il y a plusieurs personnes qui rient et qui parlent, ce n'est plus mystérieux.

La journée se passe en conversation avec les passagers, et vers cinq heures nous faisons notre entrée dans le port de la Joliette. Tous les voyageurs étaient sur le pont.

VI MARSEILLE

Les quais étaient garnis de curieux et de curieuses surtout. On nous saluait de la main. Nous rendions les saluts à la mode orientale, c'est-à-dire en mettant la main droite sur le cœur et en s'inclinant.

Nous passons à la douane. Nos malles et nos valises subissent une inspection des plus minutieuses. Nous mettons en quête d'un portefaix. Nous avons le bonheur d'en trouver un, et Arabe s'il vous plaît.

Il s'appelle Ali et est de Dellys. Il place nos bagages sur sa petite charrette. Il nous dit qu'il est très content de nous voir et se montre d'une complaisance et d'une amabilité extrêmes, choses qui m'étonnèrent en un portefaix qui a déjà les bagages, et qui est sûr que son client ne va pas s'adresser à d'autres.

Mais tout s'expliqua quand vint le quart d'heure de Rabelais. Il demanda un prix exorbitant. Après une discussion très animée, il consentit à rabattre un nombre respectable de francs.

Fiez-vous donc après cela à vos compatriotes. Nous descendîmes à l'hôtel Belle-Vue, rue Beauveau.

Après un souper des plus copieux nous sortîmes de la salle du restaurant et nous nous promenâmes dans les rues.

Nous arrivâmes à la Canebière. Là tous les passants se retournaient pour nous voir. Les uns disaient : Voilà des Turcs ; d'autres des Bédouins, des Juifs, des Maltais, des Arabes, des Kabyles, et je riais à me tordre.

Nous ne voulions pas parler en français. Quelques-uns nous interpellèrent : « Eh ! bien sidi Mohammed ! Allah ! Sucro bono ! Kahoua ! Kadour ! Abd-el-Kader ! Salam aleck ! etc ». Enfin ils nous disaient tous les mots qu'ils connaissaient en arabe. Moi, je riais jusqu'aux larmes.

L'un d'eux qui vit que nous avions la tête rasée s'éloigna en faisant un geste de dégoût : « Pouah ! Ils sont tous teigneux ! ». Ces paroles ne me firent pas plaisir et je regrettai beaucoup de n'avoir pas gardé mes cheveux. Je me promis de ne plus me faire raser !

Nous eûmes la bonne chance de rencontrer un homme qui connaissait Marseille et qui nous le fit visiter. La foire s'y tenait justement.

Le lendemain nous étions sur pied à cinq heures. Le Prado, le cours Belzunce, le palais de Longchamp, le Jardin Zoologique reçurent notre visite.

« *Théâtre des familles* », cette inscription attira notre attention. Nous entrâmes dans l'édifice à la porte duquel elle se trouvait.

C'était une espèce de cirque. Des singes, des chèvres, des chiens exécutaient des tours de force et de gymnastique sous la surveillance de leur maître.

Notre entrée fut cause qu'on ne s'intéressa plus autant qu'avant aux exercices équestres. Le lendemain nous continuâmes nos promenades dans les rues. Les façades des maisons étaient noires et presque toutes les fenêtres de ces dernières étaient fermées.

A midi nous étions attablés dans un restaurant. Après avoir fini de manger, je me mis à la croisée pour regarder les passants. Trois jeunes hommes m'aperçurent. Aussitôt ils mirent chacun leur pouce sur le bout du nez et tendirent les doigts.

Puis ils me regardèrent en riant et l'un d'eux me dit : « Eh ! bien mon çer, tu ne connais pas ça en Algérie » Alors je leur répondis par un autre geste qu'ils ne connaissaient probablement pas car ils me regardèrent étonnés puis éclatèrent de rire. J'étais très occupé à leur faire d'autres gestes lorsque quelqu'un me saisit le bras.

Je me retourne, c'était M. Scheer. Il fallait voir la mine désappointée de mes trois correspondants lorsqu'ils virent que ce jeu cessait. Ils me firent un petit salut amical et partirent.

J'expliquai à M. Scheer les motifs de ces gestes et nous ne fîmes qu'en rire toute la journée. Le soir nous nous couchâmes de bonne heure car nous paritions le lendemain.

VII DE MARSEILLE A LYON

Le jour venait de paraître. Nos valises et nos malles étaient déjà bouclées car nous prenions le premier train. Nous nous dirigeons vers la gare qui laisse bien loin derrière elle celles d'Algérie. Quel mouvement !

Nous nous installons dans un compartiment et nous voilà pénétrant au cœur de la France par le tunnel de la Nerthe. Le Rhône nous apparaissait comme un long boa. Au loin derrière nous était l'étang de Berre. Nous voici dans la Camargue ! Quel triste aspect ! Quel désert !

Nous nous arrêtons devant beaucoup de gares. Nous sommes à celle d'Avignon, cette ville célèbre par son Château des papes.

La campagne est très jolie sur les bords du Rhône. Des forêts d'arbres s'étendent à perte de vue. Toute la campagne n'est qu'un jardin arrosé par le Rhône. C'est une oasis, un paradis.

Ah ! J'aurais bien voulu me promener dans ces jardins, causer avec ces bons vieux paysans, ces vieux cultivateurs à la barbe blanche, au cœur franc, qui fertilisent toujours cette bonne vieille France et qui, grâce à leurs soins, a l'air toujours jeune sous sa couche de verdure.

J'aurais bien voulu les voir rentrer le soir chez eux, la bêche sur l'épaule et la pipe entre les lèvres.

Mais le train filait, filait toujours. Il saluait cette campagne par des bouffées de fumée. C'est une vieille connaissance pour lui. Il la voit tous les jours. Et ces arbres, s'ils pouvaient réfléchir, diraient entre eux : « Voilà un camarade qui est fidèle, il passe tous

les jours au même endroit, à la même heure, et nous envoie le même salut avec la même fumée blanche ».

J'entends la locomotive siffler, nous arrivons à Lyon. Il est dix heures du soir.

VIII DE LYON A PARIS

Quel mouvement dans la gare. Beaucoup de voitures. Nous nous installons dans l'une de ces dernières qui nous conduit à l'Hôtel National, place des Célestins.

J'étais très fatigué. Aussi ma plus grande préoccupation fut-elle de me jeter sur le lit et de m'endormir du sommeil du juste !

Le lendemain matin nous sortîmes de l'hôtel, reposés des fatigues de la veille. Le temps était beau ; mais il faisait froid.

Les rues sont moins mouvementées que celles de Marseille ; mais en revanche elles en sont bien plus belles. Nous nous promenons sur les bords du Rhône, et de là nous nous dirigeons vers Notre-Dame de Fourvière. Pour y arriver nous prîmes le chemin de fer à ficelle qui traverse un tunnel. Je fus très étonné du mécanisme qui fait mouvoir ce train. Dans les wagons il y a des plaques portant ces mots peu rassurants « *Prenez garde aux voleurs* ». Je serrai bien mes poches. Nous descendons du train et nous traversons les rues qui conduisent à la Cathédrale. Des deux côtés du chemin sont assises de vieilles femmes qui cherchent à nous vendre des chapelets. M. Scheer leur dit : « Inutile, Mesdames d'insister, nous ne sommes pas chrétiens, nous sommes tous musulmans, c'est-à-dire, que ce n'est point un pèlerinage que nous venons faire ici ; mais tout simplement une petite visite de curieux ».

A ces mots, les vieilles femmes se signèrent et nous arrivâmes à la Cathédrale, riant encore de la déconvenue des pauvres dévotes. Nous admirâmes cette magnifique et grandiose architecture dont ce temple est un spécimen. Puis nous gravâmes trois cent seize marches au bout desquelles nous vîmes la plus magnifique terrasse qu'on puisse imaginer. De là nous jouîmes d'un panorama splendide. Lyon et tous ses environs étaient sous nos pieds. Le Rhône semblait un long serpent. Il miroitait au soleil. Pauvres rivières d'Algérie que vous êtes petites à côté de ce boa.

Nous descendîmes en ville où une agréable invitation à déjeuner nous attendait. M. Guimet, le propriétaire du musée du même nom, nous faisait l'honneur de nous admettre à sa table. Après avoir goûté pour la première fois de la véritable chartreuse et fumé un cigare (moi du moins), nous suivîmes l'honorable M. Guimet qui nous mena à son musée.

Ce dernier est rempli d'objets plus curieux les uns que les autres et qui ont coûté plusieurs millions à leur propriétaire. Il en a fait don à la ville de Paris. C'est un homme très sympathique, un savant. Il nous mena aussi à la serre des palmiers. Nous nous quittâmes à la fin de la journée. Je me souviendrai toujours de cet homme de bien à qui je tiens à exprimer ici toute ma gratitude.

Ensuite nous allâmes visiter une manufacture de soieries. Nous vîmes fabriquer ces magnifiques tissus si renommés. Partout nous trouvâmes un accueil des plus charmants et des plus chaleureux. Je ne trouve pas de termes assez expressifs pour exprimer toute la reconnaissance que j'ai pour ces personnes si nobles, si civilisées et si complaisantes.

Le lendemain matin le train nous emportait vers Dijon. La Saône passe au milieu de champs de verdure. Les arbres des jardins sont serrés. C'est une véritable forêt d'arbres fruitiers. Tout cela révèle la présence d'un peuple travailleur, éclairé, ennemi des préjugés et de la routine. Ami du progrès et ayant grandement connaissance de l'art de l'agriculture.

Nous passons près du Canal du centre. On arrive à Chagny. Nous prenons des billets pour le Creusot. Arrive à cette dernière ville, nous marchions tranquillement, heureux de voir tant de merveilles, quand, me retournant, je vis un grand nombre de gamins qui nous suivaient en ouvrant de grands yeux étonnés et un peu craintifs. Notre costume les intriguait. Nous nous mîmes à rire de l'étonnement de ces enfants.

Nous arrivâmes aux usines où l'on travaille le fer nuit et jour, et où le feu des fourneaux ne s'éteint jamais. Là, le marteau pilon amincit des pièces de fer d'une épaisseur de près d'un mètre, et le laminoir transforme en feuilles de fer des blocs du même

métal. C'est là qu'on fabrique les locomotives. Sous les usines, et à cinq cents mètres de profondeur sont les mines. Une pompe monstre puise l'eau de ces mines et en tire 800 litres à chaque coup. Nous sortîmes émerveillés, ébahis, n'en pouvant croire nos yeux, quoique nous ayons déjà vu ces choses dans des livres. Quelle différence entre l'image et la réalité.

Dans la rue, les gamins attendaient toujours. Enfin, à leur grande joie, nous sortîmes. Ils nous escortèrent jusqu'à l'hôtel et ne se retirèrent que lorsque nous disparûmes à leurs yeux. D'ailleurs, ils étaient silencieux et ne faisaient que regarder. C'est une chose bien naturelle que de regarder curieusement des objets ou des personnes qu'on n'a jamais vus et qui diffèrent de ceux on de celles qu'on connaît déjà. Nous n'eûmes jamais à nous plaindre de ces petits enfants à la mine éveillée, qui venaient quelquefois jusqu'à nous questionner. Nous leur répondions de bonne grâce. Cela démontre qu'ils sont bien élevés et déjà civilisés, quoique enfants, tels pères tels fils. Le lendemain, le train se dirigeant vers Dijon nous emportait avec lui. Il nous déposa dans la vieille cité bourguignonne et nous nous installâmes dans un hôtel en face du théâtre.

IX DE DIJON A PARIS

Nous étant un peu reposés, nous nous mîmes à parcourir les rues de la ville où nous fûmes l'objet de la curiosité des passants. Mais nous ne restâmes pas longtemps à Dijon. Paris, cet aimant, commençait déjà à exercer sur nous sa force d'attraction. Le premier train nous trouva dans un de ses wagons.

La compagne est toujours belle, toujours verdoyante. Nous passons sous le plus grand tunnel de la France. En ce moment il me vient à l'idée une histoire que nous raconta M. Guimet à Lyon. Il rencontra un jour en chemin de fer un homme qui prétendait que le tunnel de la Nerthe était le plus long tunnel de France.

M. Guimet lui ayant fait observer qu'il en existait un autre bien plus long en Bourgogne, notre homme lui répondit que ce dernier ne comptait pas.

Quant à moi je crois qu'il doit compter attendu que nous sommes encore sous la montagne depuis plus de cinq minutes que nous y sommes entrés.

Voilà la forêt de Fontainebleau. Il me semblait que Napoléon allait en sortir. Ah ! Quand j'étudiais mon histoire ou ma géographie, sur les bancs de l'école de notre excellent maître M. Décieux, j'étais loin de croire qu'un jour je verrais ces lieux remplis de tant de souvenirs historiques. A mesure que nous approchons de Paris, mon cœur bat plus vite. Mais lorsque nous descendîmes à la gare du P.L.M. l'émotion faillit me faire perdre connaissance.

X **PARIS**

J'allais donc voir Paris, cette reine du monde, ce foyer de la civilisation et du progrès, ce paradis terrestre.

J'allais donc pénétrer dans cette ville où se trouve le flambeau de la science qui éclaire le monde.

J'allais donc coudoyer ces Parisiens pur sang, qui aiment tant les étrangers et tout ce qui est original pour eux.

Est-il vrai que j'allais bientôt marcher sur l'asphalte et courir du boulevard Saint-Germain au boulevard Saint-Michel, de la Concorde aux Champs-Élysées et du palais Bourbon à celui du Louvre.

Ma joie ne connut plus de bornes. Je regardais tous ceux qui étaient à la gare et j'avais envie de leur serrer la main.

Nous faisons signe à un automédon qui était assis sur le siège de sa voiture. Il s'approche et nous pénétrons dans son véhicule. La voiture roule sur les pavés. Je regarde à droite et à gauche, devant et derrière. Je ne me lassais pas de regarder et à ces Parisiens si gais. Nous arrivons à l'hôtel des Grand Hommes, place du Panthéon, et en face le monument de ce nom. Ayant pris possession de nos chambres, déposé nos bagages et fait notre toilette, nous descendîmes dans la rue. Nous passâmes devant le Panthéon et nous lûmes au fronton « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ».

Les gens se retournaient pour nous voir. Cela me rappela le Persan de Montesquieu. Nous trottions gaîment sur les pavés. On arrive au Luxembourg. Nous nous promenons dans le jardin et après l'avoir visité nous continuons nos promenades dans les rues.

La nuit tombait. Les becs de gaz s'allumaient. Mon estomac me tirillait et malgré tout mon enthousiasme pour Paris, je commençais à réfléchir au proverbe «ventre affame n'a pas d'oreilles», et je trouvais qu'il ne mentait pas.

M. Scheer eut pitié de moi, et une demi-heure après nous étions attablés dans la salle à manger de l'hôtel des Grands Hommes. Cuisine de famille et par conséquent excellente. Ce n'est pas une réclame.

La maîtresse d'hôtel mangeait avec nous. Nous avions pour compagnon de table un avocat autrichien, un secrétaire de la légation d'Haïti (un beau mulâtre) et un rédacteur d'un journal parisien, *Le Gaulois*, si je ne me trompe. Je fis vite connaissance avec l'avocat qui était un charmant homme ; mais tout ce que l'on peut appeler charmant et je suis désolé de ne pas lui avoir demandé son nom. Notre conversation était entrecoupée d'éclats de rire qui prouvaient qu'elle ne languissait pas.

Le secrétaire d'ambassade parlait peu ; quant au rédacteur, qui avait une figure très sympathique, il nous demandait des renseignements sur l'Algérie.

Vers dix heures nous rejoignîmes nos chambres respectives. Le lendemain matin, après le café, nous nous trouvions de nouveau dans les rues, quel mouvement, que de voitures.

Nous nous dirigeâmes vers le Jardin des Plantes, et après avoir admiré toutes les belles choses qu'il contient nous passâmes à la ménagerie des animaux de toute espèce : Eléphants, rhinocéros, lions, etc.

En fin sortant de là nous allâmes déjeuner. Après déjeuner nous suivîmes les rues qui conduisent aux Champs-Élysées.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction en reconnaissant, sous les arbres de l'Avenue, des Arabes, de vrais Arabes, venus d'Algérie

comme nous ? Ils étaient engagés par l'administration de l'Hippodrome pour exécuter des fantasias dans ce Cirque.

Inutile de décrire leur joie en reconnaissant des compatriotes. On se serre la main, on parle un peu du pays et l'on se quitte.

Des Champs-Élysées nous allâmes au Jardin d'Acclimatation où nous vîmes les Achantis, sauvages de la Côte-d'Or d'Afrique. Beaucoup de personnes autour de l'enceinte au milieu de laquelle campaient ces sauvages. Quand nous parûmes, les rangs des spectateurs s'ouvrirent et grâce à nos costumes algériens nous pûmes avancer jusqu'au bord de l'enceinte. On nous regardait curieusement. Nous faisons concurrence aux Achantis. J'eus l'étourderie de parler en français ; aussitôt je vis errer des sourires sur les lèvres de ceux qui m'avaient entendu. Ils me prenaient pour un Parisien déguisé en Arabe. J'entendis même les paroles suivantes : « C'est un Arabe de Montmartre, celui-là ». Nous quittons le Jardin d'Acclimatation et nous rentrons à Paris. Nous passons devant l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Nous montons à la terrasse de ce dernier.

De là toute la capitale était sous nos yeux. Accoudé sur le parapet, je contemplais l'ancienne Lutèce. Je voyais le cœur de la France, ce pays merveilleux, ce berceau des arts et de la littérature, ce foyer de la civilisation et de la science, ce centre où se décident les destinées de la France et quelquefois celles de toute l'Europe.

Paris ! qui a donné naissance à tant de grands hommes, qui renferme tant de mystères et où des drames se déroulent tous les jours.

Paris ! La reine des villes, qui dicte ses lois à toutes les autres ; qui a eu ses jours de gloire et ses jours de gloires et ses jours de défaites ; qui a vu le deuil des revers et les fêtes du triomphe. Paris qui, malgré tout, reste toujours le point lumineux l'univers.

Révolutions, guerres civiles, sièges, épidémies, rien n'a pu l'anéantir. Il se relève toujours, secoue la poussière qui a voulu le couvrir et redevient plus fort.

Il ressemble au roseau que le vent secoue, courbe jusqu'à terre, et qui se redresse dès que ce dernier a cessé de souffler.

M. Scheer donne le signal du départ. Nous descendons les escaliers et nous longeons de nouveau les Champs-Élysées. Il fait nuit. Arrivés à l'hôtel, nous dînons et nous regagnons nos lits.

Le lendemain matin nous allâmes au Ministère de l'Instruction publique. M. le ministre était absent. Nous fûmes reçus par M. Buisson, l'honorable directeur de l'Enseignement primaire. Il nous serra la main, nous dit quelques paroles bienveillantes de bienvenue et nous partîmes.

Après déjeuner nous allâmes à la gare de Saint-Lazare où nous prîmes nos billets pour Versailles. Arrivés à cette dernière ville, notre premier soin fut d'aller au Palais de Louis XIV. Il est là en face de nous, ce palais qui coûta tant d'argent à la France et qui tua tant de malheureux employés à sa construction.

Nous traversons cette cour d'honneur que tant de princes et de grands avaient traversée. Nous pénétrons au palais, guidés par un gardien. Au moment d'en franchir le seuil il me semble que je vais me trouver en face du « Roi Soleil ». Nous parcourons tout le palais. Galerie de batailles, galerie des glaces, appartements du Roi et de la Reine. Chambre à coucher de Louis XIV. Je renonce à décrire toutes les merveilles qu'il contient, ma plume est impuissante à faire ce travail,

Puis ce fut le tour des jardins, des bassins. Nous allions de merveille en merveille. Nous étions éblouis par tout ce luxe. Nous réprimés place dans le train qui nous déposa à Saint-Cloud où il y avait la foire.

Ensuite un autre train nous ramena à Paris. Nous étions très fatigués, aussi nous empressâmes-nous de monter à nos chambres après un duel en règle à la fourchette qui eut pour théâtre la salle à manger de l'hôtel. Les adversaires étaient votre serviteur et bon nombre d'assiettes. Inutile de vous dire que je restai maître du terrain.

Le lendemain nous visitâmes le Panthéon, l'ancienne église Sainte-Geneviève. Là nous vîmes les tombeaux de Victor Hugo, de Voltaire et ceux de plusieurs autres grands hommes. Puis nous montâmes au sommet du monument, à la lanterne, et de là nous vîmes tout Paris se dérouler sous nos yeux.

Ensuite nous visitâmes les Gobelins où nous vîmes faire de magnifiques tapis. Ces derniers représentaient des tableaux que nous avions déjà vus à Versailles. Le reste de la journée fut employé à visiter la fabrique de porcelaine de Sèvres et à flâner dans les rues.

Les rayons du soleil commençaient à dorer la toiture du Panthéon lorsque nous sortîmes de l'hôtel. Nous allions aux Grands Magasins du Bon Marché, accompagnés par notre aimable hôtesse, la propriétaire de l'hôtel des Grands Hommes.

Nous fûmes vraiment étonnés de voir de si grands magasins. On nous reçut d'une façon charmante. Il y a, paraît-il, plus de mille commis dans cette maison. Ils y mangent tous. Les femmes y ont des chambres. Tous ces commis ont droit à une retraite au bout d'un certain nombre d'années de bons services. C'est une très bonne chose. Aussi ces magasins sont-ils à l'abri de toute grève ? On nous invita à passer à la buvette, car il y a une buvette où les clients de la maison peuvent se rafraîchir gratuitement.

Nous bûmes du sirop et nous sortîmes émerveillés.

M. Scheer étant allé au Ministère demander des cartes d'entrée pour l'Odéon, nous allâmes l'attendre dans un café de la place Saint-Michel.

Notre aimable Mentor nous rejoignit au café et de là nous nous dirigeâmes vers la Galerie Vivienne, chez une dame, la tante de notre honorable inspecteur. Cette aimable personne nous fit un chaleureux accueil et nous retint à déjeuner. Ce dernier fut des plus gais.

Au commencement du repas je regardais avec envie ce liquide rouge, qu'on nomme le vin ; mais j'hésitais à en boire, car notre religion nous le défend, à moins que nous ne soyons malades.

Avec beaucoup de bonne volonté je me rappelai que j'avais été indisposé deux ou trois jours avant. Alors, fort de cette excuse imaginaire, j'imposai silence à ma conscience de fidèle croyant, je remplis mon verre précipitamment et fermant les yeux, j'en avalai le contenu d'un seul trait.

Il n'y a que le premier pas qui coûte. Je fis la même chose pendant tous les autres repas, et je finis par apprécier les qualités du « petit bleu de Suresnes ».

Le reste de la journée fut employé à visiter les musées du Louvre et de Cluny, qui captivèrent notre attention par leurs magnifiques curiosités.

En sortant du musée de Cluny une averse nous surprit, et comme M. Scheer nous avait quittés pour des affaires concernant notre caravane, nous ne pûmes arriver au panthéon tout seuls.

Alors je m'adressai à un passant, un jeune homme. «Le Panthéon, s'il vous plaît ? » Je m'attendais à le voir m'indiquer du doigt les rues à suivre ; mais non ; il se détourna de son chemin et nous accompagna jusqu'au Panthéon, sous une pluie battante.

Oh ! Je me rappellerai toujours ce jeune homme, sa figure s'est gravée dans ma mémoire.

Vous dire que nous le remerciâmes comme il le méritait, est chose inutile. Après quelques bonnes poignées de mains nous nous quittâmes avec regret. J'étais trempé jusqu'aux os. Ce fut la punition de notre désobéissance, car M. Scheer nous avait bien recommandé de l'attendre au musée de cluny. Quand il revint il nous fit des reproches que nous méritions et nous annonça que nous étions invités, par une famille parisienne, à prendre le thé chez elle.

Nous accueillîmes cette nouvelle avec joie. J'étais très content d'aller voir de près un intérieur parisien.

Donc le soir, après souper, nous trottions gaiement enveloppés de nos burnous, dans les rues de Lutèce. Nous arrivons à la maison où nous devons passer la soirée, Après les présentations nous nous débarrassons de nos burnous. Puis nous nous mettons en cercle autour de la table chargée de gâteaux, de cigares et de cigarettes. Un petit garçon entra. A peine nous aperçut- il qu'il se sauva ! Le pauvre petit enfant n'avait jamais vu d'Arabes. On alla le chercher et on le ramena. Je lui pris la main, elle tremblait. Je me mis à lui parler et à le caresser. Aussitôt sa frayeur disparut et nous devînmes les meilleurs amis du monde. Ce qu'il m'offrit de cigarettes ce soir,

et ce que j'en fumai pour lui faire plaisir ! La glace ayant été rompue, la conversation s'anima. On nous pria de chanter en arabe. Chacun de nous y alla de sa petite chanson, jusqu'à M. Scheer, qui entre parenthèses et soit dit sans offenser sa modestie, est un fort arabisant. Une dame accompagnait nos chansons au piano. Au moment de nous retirer cette dame exécuta la Marseillaise. Alors nous nous levâmes tous et la main sur le cœur, nous chantâmes les paroles. La soirée ne se termina qu'à minuit. Nous nous levâmes pour nous retirer. Le petit enfant ne voulait pas me laisser partir. Alors je l'embrassai et lui dis mille bonnes petites choses. Je vous assure que j'étais bien ému en quittant le seuil de cette maison hospitalière.

Merci, mille fois merci, et du fond de mon cœur, ô brave famille. Vous avez un être dévoué et reconnaissant en Algérie. Les instants que j'ai passés dans votre sein compteront parmi les meilleurs de ma vie.

Les boulevards n'étaient pas encore déserts. Nous arrivâmes à notre hôtel vers une heure du matin. Le lendemain nous allâmes aux Halles.

Nous vîmes des montagnes de choux, de fromages, etc.

Les marchands nous regardaient curieusement. Des Halles nous allâmes aux Buttes-Chaumont. Après une petite promenade nous retournâmes déjeuner à Paris. Nous employâmes l'après-midi à visiter le musée Grévin.

Ce fut la tante de l'aimable M. Scheer qui nous paya l'entrée de ce musée, notre inspecteur ayant dû s'absenter. Nous y pénétrâmes et tout à coup nous nous trouvâmes en face de Jules Grévy, de Guillaume, de Bismarck et de beaucoup d'autres célébrités. Oh ! Mais ils n'étaient qu'en cire. C'est tellement bien fait, d'une ressemblance si frappante, qu'on croirait vivantes toutes ces statues.

Du musée Grévin nous allâmes aux Invalides. Un vieil officier, très complaisant, nous conduisit près du tombeau de Napoléon 1^{er}. Devant la dernière demeure de cet Alexandre moderne, tout le monde est ému. On n'ose prononcer une parole de peur de troubler ce silence et de réveiller l'âme du grand homme qui a commandé à toute l'Europe et qui, par son génie, s'est élevé à un point que nul n'atteindra.

Une douce lumière passant à travers les vitraux, éclaire ce lieu qui impose le respect. Près de là sont les tombeaux de ses frères. Je n'accordai qu'une médiocre attention aux autres curiosités que nous vîmes dans ce monument, ma pensée était près de la sépulture du second César.

En sortant nous nous installâmes dans une voiture qui nous conduisit à l'école normale d'Auteuil, où nous logeâmes à partir de ce jour. Nous en profitâmes pour la visiter. C'est une école modèle.

Le soir nous étions à l'Odéon où l'on jouait une pièce intitulée Claudie.

Les acteurs devaient nous en vouloir d'avoir captivé pendant quelques instants les regards des spectateurs. A minuit une voiture nous transporta à l'école normale.

Le soleil venait de se lever lorsque nous sortîmes de l'école. Installés dans un bateau-mouche nous voguions sur les eaux tranquilles de la Seine. Arrivés au pont de la Concorde nous descendîmes et nous passâmes devant les douze statues représentant les douze grandes villes de France. Nous nous arrêtâmes un peu devant l'obélisque de Louqsor. De là nous nous dirigeâmes vers le ministère de l'instruction publique. M. Scheer m'avait chargé des remerciements au nom de mes camarades.

M. le directeur de l'enseignement primaire nous reçut comme la première fois. Il fut très touché de nos remerciements. Nous lui fîmes nos adieux ainsi qu'à plusieurs personnes attachées au ministère et nous nous retirâmes.

Nous passâmes la journée à nous promener dans les rues. Nous vîmes la Sainte-Chapelle et nous visitâmes la préfecture de police. M. le préfet mit sa loge de l'Hippodrome à notre disposition.

Donc, le soir nous assistions à une représentation de l'Hippodrome. Les Arabes que nous avons rencontrés aux Champs-Élysées étaient là, montés sur leurs chevaux et exécutant des fantasias.

Ils déchargeaient leurs fusils devant notre loge. Beaucoup de jumelles braquées sur nous. Vers minuit nous nous retirâmes.

Le lendemain, nous vîmes de loin la tour Eiffel. Elle avait cent mètres environ. Nous vîmes aussi, en nous promenant, le Trocadéro, la Madeleine, la statue de la République, la Chambre des députés, les Tuileries.

M. le Recteur de l'académie d'Alger, qui se trouvait à Paris, nous invita à diner. Après le repas nous allâmes à l'Opéra. On jouait Rigoletto. Nous fûmes émerveillés devant le grand escalier. Je savais bien que l'Opéra était un grand théâtre, mais je ne pesais pas qu'il fut si beau. C'est magnifique.

En sortant de là, nos oreilles bourdonnaient, nous étions enivrés de cette musique harmonieuse. Le lendemain matin nous étions à la garde du P.L.M. Nous quittions Paris, les larmes aux yeux. La locomotive siffle et le train se met en marche. Adieu Paris, adieu ville sans pareille, je conserverai bon souvenir de toi. Ah ! qu'ils doivent être heureux ceux qui vivent dans ton sein.

.....
XI

Le train file. La compagne est toujours jolie. C'est un immense jardin. Pauvres palmiers-nains d'Algérie!

Le soir nous étions à Clermont-Ferrand. Nous y passâmes la nuit et de lendemain nous étions en route pour Nîmes. Nous arrivâmes à cette ville vers sept heures du soir.

Le lendemain le train ne parlait qu'à huit heures et demie. Nous eûmes le temps de visiter les Arènes et de voir en passant la Maison-Carrée.

A deux heures et demie de l'après-midi, nous entrions à la gare de Marseille, sous une pluie battante. Impossible de se promener en ville. Nous descendant au port. L'Abd-el-Kader de la compagnie Transatlantique partait à cinq heures du soir. M. Scheer nous quitte là. Il allait rejoindre sa famille à Nice. La plume est impuissante à exprimer mes sentiments et ceux de mes camarades, à l'égard de notre honorable compagnon de voyage. Ma reconnaissance pour lui sera éternelle et si, à l'occasion, je pouvais lui rendre une partie de ce qu'il a fait pour nous, ce serait de grand cœur

et avec plaisir. Je dis, une partie, car je ne pourrai jamais lui rendre tout. Je le remercie donc infiniment et du fond de mon cœur.

A cinq heures le paquebot sortit du port. Le ciel était couvert de nuages couleur d'encre et le tonnerre grondait au loin. Est-ce que nous allions avoir une tempête ? Vers six heures la mer se couvrit de vagues, et je commençai à sentir ce mal, nouveau pour moi, le mal de mer.

Je demandai à un marin si c'était une tempête et si nous avions quelque chance d'échapper au péril. Il me répondit en riant aux éclats: « çà ! c'est le beau temps ».

Le lendemain la tempête se calma. Je me réveillai avec deux ou trois bosses au front, résultat du rapprochement trop fréquent de ma tête contre le bois de ma couchette.

Nous arrivâmes dans la nuit au port d'Alger. De cette ville jusqu'à Tlemcen, je n'ai rien à dire, ayant déjà parlé de ce voyage au commencement de cet ouvrage.

.....
XII

Lorsque j'arrivai à ma ville natale, mes parents étaient dans la désolation.

Quelques personnes malveillantes, comme il s'en rencontre un peu partout, avaient répandu le bruit que le bateau qui nous ramenait en Algérie avait fait naufrage. En partant de Marseille j'avais télégraphié à mon père que je m'embarquais avec mes camarades pour Alger. J'eus la négligence de ne pas lui écrire d'Alger. Lui, qui attendait une dépêche, et ne la recevant pas, commença à être inquiet.

Ce fut une joie sans bornes lorsque j'arrivai chez moi, sain et sauf. Lorsque je me montrai dans la rue, tous ceux qui me rencontrèrent m'appelèrent, m'embrassèrent et me firent raconter mon voyage. Ce que je fis avec grâce. Les Arabes étaient tout oreilles. Je racontai les merveilles de la France, la bonté et la complaisance des Français. Ils étaient suspendus à mes lèvres, et tous brûlaient du désir de m'imiter. J'avoue, sans fatuité, que mon récit produisit

sur eux une profonde impression, surtout lorsque je parlai de l'hospitalité sans bornes que nous trouvâmes partout.

Mes deux camarades, Bou Ayed et Aboura, racontaient aussi leur voyage dans d'autres endroits. Enfin, trois jours après, toute la population musulmane de Tlemcen connaissait aussi bien que nous tous les incidents de notre voyage, et la manière dont nous fûmes traités en France. Nous faisons aimer la France, notre but était atteint et nous étions très heureux de ce résultat. J'ose dire aussi, qu'à la suite de ce voyage, tous mes compatriotes qui fréquentent les écoles françaises travaillent avec ardeur dans le but de passer avec succès leurs examens et d'aller voir le beau pays de France. Puissent-ils trouver des maîtres dévoués, impartiaux, qui les pousseront dans la voie du progrès, et puissent-ils reconnaître comme moi tous les bienfaits que leur prodigue la France, qui veut faire d'eux des hommes instruits sans autre but que celui de leur bien.

XIII

Avant de terminer mon modeste travail je tiens à exprimer ici mes remerciements à cette grande et noble famille qu'on appelle la France. Je lui dois tout ce que j'ai. C'est elle qui m'a instruit. Elle m'a tiré des ténèbres de l'ignorance dans lesquelles j'étais plongé pour me placer dans la lumière de la civilisation.

Ma reconnaissance sera pour elle sans bornes et je n'ai point besoin de lui assurer mon dévouement. Quand le moment de lui rendre ce que je lui dois sera venu, elle verra qu'elle n'a pas obligé un ingrat.

Mes chers coreligionnaires, reconnaissez comme moi que c'est la première nation du monde. Secouez donc votre torpeur et marchez avec votre siècle. Aujourd'hui il faut que le monde se civilise. Le progrès vous tend les bras, auriez-vous le courage de reculer ? Instruisez-vous. La France a créé des écoles et en crée tous les jours pour vous. Envoyez-y vos enfants. Vous savez bien qu'ils y sont traités sur le même pied d'égalité que les Européens.

Allons ! Eclairez-vous. Ne vous apercevez-vous pas que vous êtes entourés d'une nuit profonde et qu'un abîme est sous vos pieds.

Ne voyez-vous point cette lumière lointaine qui s'approche ? Pourquoi reculez-vous ? Pourquoi vous enfoncez-vous encore dans des ténèbres plus épaisses ?

Avec l'instruction vous acquerrez la fortune que vous avez perdue ou tout au moins l'aisance, vous saurez diriger et faire fructifier vos biens.

De plus si vous êtes instruits vous serez forts dans le malheur, vous surmonterez tous les obstacles de la vie au lieu de vous abandonner au désespoir et au fatalisme.

Bien des personnes malintentionnées vous disent du mal des écoles françaises. Elles prétendent que c'est le chemin du christianisme pour les musulmans. C'est absurde. Les croyances religieuses des élèves y sont respectées.

On y enseigne l'honnêteté, la probité, la tempérance et tout ce que doit faire un honnête homme.

Et quiconque écoute ces leçons et en profite est certain de vivre entouré de l'estime et de la considération des honnêtes gens.

Mais je m'aperçois que je sors de mon rôle. Je suis bien hardi, en effet, de parler ainsi et de donner des conseils à des personnes plus âgées que moi. Peut-être reviendrais-je un jour sur cette question, lorsque je serai un peu plus vieux, car pour le moment je n'ai que vingt ans, aussi, ami lecteur, je vous brûle la politesse et je m'esquive.

Que le Salut soit sur vous.

